



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

On commence à revenir à Paris. On y revient pour préluder aux préparatifs de l'hiver ; on y reste quelques jours , une semaine , et , lorsque le tems le permet , on retourne à son château , à sa villa , à sa maison de campagne , pour profiter des derniers beaux momens de la saison et attendre que *les ouvriers* aient terminé les embellissemens que l'on est venu commander dans l'appartement de Paris. C'est en vain que pas une année ne s'est encore écoulée sur des tentures , un mobilier tout resplendissant de sa première fraîcheur , la mode a été si vite , si vite , que , pour arriver à ses derniers caprices , faut encore changer , ajouter , supprimer. Nous connaissons tels charmans boudoirs , tout garnis de quinze-seize broché et de palissandre incrusté , qui

viennent de faire place aux lampas , aux meubles en marqueterie et aux trumeaux dorés. Tout a rétrogradé d'un siècle entier dans l'élégant sanctuaire , et , hors la femme qui l'habite , on n'y aperçoit que du vieux , du gothique , et maintes curieuses antiquités. Mais aussi quel charmant contraste de nouveauté et de fraîcheur sur cette jeune physionomie si bien encadrée dans ce petit bonnet où les délicats réseaux de la dentelle d'Angleterre serpentent sur des nœuds de satin rosé , si coquettement disposés qu'il faut reconnaître le talent de M^{me} Desforges * dans leur gracieuse combinaison. C'est de ses charmans magasins aussi que doit être sorti ce collet de mousseline des Indes sur lequel la broderie élève en relief ses riches dessins , si bien exécutés que le regard du plus ancien comme du

* Rue Saint-Honoré , n^o 294.

plus froid de nos députés serait forcé de s'y attacher avec admiration. Pour ne point quitter ce luxe de lingerie, disons un mot sur ce peignoir de batiste brodée qui se laisse apercevoir si élégamment sous une robe de chambre de basin des Indes grise-
perle, doublée de rose. Les petites manchettes, garnies de valenciennaise, qui dépassent les manches, les nœuds de batiste brodée qui ferment le devant du peignoir et qui découvrent la robe de chambre négligemment ouverte, donnent une égale idée de l'élégance de la femme ainsi vêtue et du bon goût de M^{me} Desforges, qui se distingue si heureusement par les beaux trousseaux, les layettes et les mille objets de lingerie qui se confectionnent chez elle.

— De cette esquisse d'un joli négligé, on peut conclure qu'il est un genre de lingerie auquel les riches modes ne sauraient faire tort ; c'est la recherche des collets brodés et garnis de dentelle qui paraissent avec plus d'avantage sur les douillettes, les manteaux, les étoffes de soie, que sur les mousselines ou les légers tissus d'été. Rien ne complète plus une jolie toilette, rien ne lui donne mieux un cachet d'élégance, qu'un collet dont la valeur peut aisément monter à quelques centaines de francs, d'après la beauté des broderies exigées aujourd'hui et la dentelle qui les entoure. On voit toujours quantité de petits collets brisés ronds, et destinés à se porter en négligé ou avec des schalls, sur lesquels les grands collets rabattus ne paraissent jamais gracieusement.

— Les petits bonnets de luxe se montent tout aussi élégamment que les bonnets de blonde, et les lingères ont acquis sur ce point le talent des modistes. Nous avouons que, par cette nouvelle perfection, ils perdent peut-être de leur commodité ; car il est impossible maintenant d'envoyer un bonnet de dentelle à sa blanchisseuse. Il doit passer par les doigts de la lingère pour être orné et remonté

avec sa fraîcheur primitive : aussi a-t-il toujours un petit aspect d'élégance, qui donne dès le matin air de *tenue* à la personne qui le porte, et est-il toujours disposé de manière à aller bien à la physionomie.

— Le plus grand nombre des douillettes que nous apercevons sont en nuances brunes foncées. Elles ont des pélerines pour la plupart entr'ouvertes sur la poitrine. Elles sont garnies de liserés tout autour, même au bord du jupon. Les liserés faits en reps sont d'un joli effet sur les étoffes unies. On en voit encore quelques-uns en couleurs tranchantes ; mais les plus distingués sont de la même nuance que la robe.

— Beaucoup de douillettes ont, au bas du poignet, une petite garniture qui semble la continuation de la manche et s'avance sur la main. Cette espèce de manchette est légèrement ouatée, et le poignet qui la sépare de la manche est très-étroit et fermé par un seul bouton. Ce genre très-négligé dispense de manchettes et est commode pour toilette de matin.

— On continue à croiser les redingotes de soie, sur le côté où elles se ferment, par des nœuds, des boutons ou des ornements de fantaisie. Une redingote en reps Atala vert-myrrte, garnie d'un double biais de satin, d'un vert moins foncé, fermée par des nœuds de satin, et ayant la double pélerine garnie de biais, était très-jolie. Un collet de point d'Angleterre, une écharpe en cachemire blanc tournée autour du cou, et un chapeau en satin rose orné d'un camélia blanc, complétaient cette toilette.

— On fait des robes montantes à corsages unis, qui dessinent la taille comme un corset ; les manches larges et les jupons très-amplés contribuent encore à amincir la taille, ce qui va parfaitement aux personnes bien faites.

PAUL LANDER.

HISTOIRE D'IL Y A TRENTÉ ANS.

La vérité est merveilleuse, plus merveilleuse que la fiction.

Luke Lander était un homme heureux, satisfait de ce qu'il possédait. Il était heureux autant qu'on peut l'être par les affections du cœur.

Pendant plusieurs années Luke Lander et sa femme vécurent heureux dans leur douce retraite ; leurs enfans grandissaient et répandaient la joie dans leur cœur. Les caractères de ces deux enfans étaient complètement différens : Edward, le plus jeune des deux frères, robuste et beau garçon, était tout action ; gai et hardi, la douleur semblait n'avoir aucune prise sur lui, bien que son cœur fût bon et sensible ; l'aîné, Paul, était au contraire un enfant sérieux, doux et réfléchi, il restait des heures entières à lire ses livres d'école, et il était fort rare que le pédagogue eût à se plaindre de sa paresse. Paul était témoin de toutes les espiégleries de son frère, dont quelquefois il riait, sans jamais les partager. Il étudiait sans cesse, et lorsqu'il était parvenu à se soustraire à son tapageur de frère en se retirant dans quelque lieu isolé, plusieurs heures s'écoulaient souvent avant qu'il songeât à quitter ses livres chéris. Ce goût devint une véritable passion qui lui fit négliger tout le reste, et même ses parens, qui se plaignaient tout bas de son indifférence. Un de ses amis lui procura quelques livres de science, et avec ces livres et sans le secours d'aucun maître, Paul acquit bientôt une profonde instruction.

Le jeune paysan savant aima de bonne heure Anne Gadsdill, fille d'un villageois ; il le lui dit, et la simple fille l'aima. Quelquefois ils se promenaient ensemble, et la naïve Anne se plaisait à l'entendre parler de tout ce qui l'occupait ; puis, lorsqu'il avait fini, elle écartait du front de

son amant les boucles qui l'ombrageaient et le regardait avec admiration, heureuse des étranges choses qu'il lui avait dites. Puis elle écoutait encore, et croyait tout ce qu'il lui disait, lors même qu'elle n'avait pas entendu : pour elle, Paul était l'oracle de la vérité ; le fondement de sa foi était l'amour ; mais lorsqu'elle s'apercevait que même près d'elle l'imagination de son amant errait au loin, elle le rappelait à la vie réelle par un baiser.

Après quelques années d'un bonheur sans mélange, la prospérité de Luke Lander fut troublée. Plusieurs causes se réunirent pour sa ruine : un malheur vient rarement seul. La mauvaise foi d'un ami acheva sa ruine. Cet ami, qui s'était fait cautionner par lui pour une somme considérable, quitta le pays avant l'échéance du paiement, et laissa toute la responsabilité peser sur Luke, qui, accablé par ce coup, perdit complètement son énergie ; la conduite de Paul qu'il ne pouvait comprendre, ne le laissait pas non plus sans chagrin.

Souvent le pauvre vieillard restait immobile pendant des heures entières, soupirant et versant quelques larmes. Alors sa pauvre femme s'arrêtait, le regardait avec une ineffable douleur, et lorsqu'elle posait doucement la main sur son épaule, il tressaillait comme s'éveillant d'un rêve pénible, il la regardait avec égarement, et si elle lui disait d'une voix caressante : Luke, Luke, votre femme vous reste, le cœur du vieillard semblait prêt à se briser. Alors son jeune fils lui parlait, le grondait doucement de s'abandonner ainsi au désespoir, lui disait d'espérer en lui, qu'il était fort, qu'il travaillerait pour tous ; et à mesure que l'enfant parlait, son visage rayonnait d'un doux éclat, ses yeux brillaient, sa main se contractait avec force. Paul ne disait rien ; ses yeux s'emplissaient de larmes, et il sortait pour pleurer.

Au milieu de toutes ces scènes de désolation, il était toujours occupé de ses livres. Quinze jours avant l'époque fatale où l'obligation souscrite par Jules devait

être payée, le misérable père quitta sa couche, où il appelait vainement le sommeil; les verrous de la porte étaient tirés, et elle était à peine fermée au loquet. Surpris et plein de terreur, il s'avança vers la chambre de ses fils; Edward dormait du sommeil le plus calme, mais Paul était parti; les papiers qui d'ordinaire jonchaient sa chambre avaient été ramassés, on n'en voyait plus une seule feuille. Le père, tremblant, éveilla son jeune fils, et le questionna vainement: «Lorsqu'il s'était endormi, son frère écrivait, assis à la table; il ne s'était pas aperçu de son départ. Le jour se passa et Paul ne revint pas, et lorsqu'arriva le soir, son malheureux père et son frère le cherchèrent vainement aux lieux qu'il aimait. La nuit vint, et la lune, qui d'ordinaire le trouvait dans sa chambre, travaillant à sa petite table, visita cette nuit une chambre désolée et solitaire. Les montagnes et les vallées répétèrent vainement son nom; il ne répondit pas.

Presque fou de douleur, Luke ne voulait pas se laisser consoler; au milieu des singularités et de l'indifférence apparente de Paul, son frère trouvait en lui un charme secret qui le lui rendait plus cher qu'Edward. Sans pouvoir se dire pourquoi, il était fier de la pâle et triste figure de l'aîné de ses fils. Les premiers rayons de l'aube éclairaient à peine la triste famille assise et rassemblée dans le silence de la douleur, qu'elle entendit appeler à la porte: «Mon enfant, Paul,» s'écria le vieillard, et s'élançant vers la porte, il serra le premier son fils contre son cœur en murmurant: «Je ne crains plus rien maintenant.» Puis il regarda son fils avec anxiété et écarta les cheveux qui couvraient le front pâle et glacé du jeune homme. Edward saisit la main de son père et la serra fortement, tandis que la mère le regardait avec un ravissement où perceait le reste de sa douleur. Tous pleuraient de ces bonnes et saintes larmes, bienfaisantes comme les chaudes pluies de

l'été; seul, Paul ne pleurait pas, ne parlait pas; il semblait occupé d'autre chose. «Mon fils! Paul! Paul!» murmuraient son père et sa mère en le regardant; puis, après l'avoir bien regardé, ils le touchèrent comme pour s'assurer que c'était bien lui. Alors Paul écartant doucement leurs mains, dit: «Mon père, je suis fatigué, j'ai besoin de dormir, j'ai la tête brisée, j'y vois à peine; le sommeil me remettra.»

A huit jours de là, à peu près, Luke reçut une lettre par laquelle on l'avertissait que si le billet souscrit par lui n'était pas payé, sous trois jours on s'emparerait de sa personne et de ses biens selon la rigueur de la loi. Que faire? Pas d'amis, pas d'espérance, nul moyen d'échapper à un sort pire que la mort. La prison! être renfermé dans un noir cachot, sans avoir commis aucun crime, sans avoir rien à se reprocher, se voir assimilé à des misérables capables de tout, descendre dans la tombe sans avoir pu se relever de cette infamie! «Oh! mon Dieu, s'écriait le vieillard, c'en est trop, prends ma vie avant que le désespoir me rende fou.» Puis il regardait sa chaumière si riante autrefois, sa femme courbée sous la douleur et près du plus horrible désespoir, ses fils.... Luke ne pouvait pleurer, il les regardait l'un après l'autre, puis s'écriait d'une voix rauque: «Ma femme, mes enfans, parlez-moi donc; êtes-vous morts? Oh! non, vous n'auriez pas voulu me laisser seul ainsi. Ils pleurent! Oui, oui, pleurez; je ne puis pas pleurer, moi, mes yeux sont secs et brûlans, je ne puis verser une larme.» Le soir du second jour ils étaient rassemblés disant un dernier adieu à tout ce qui les entourait; le feu était éteint, tout était en désordre, rien n'avait été arrangé.

Le pauvre Luke était là en proie au désespoir, sa femme semblait attendre la mort; Paul jetait de tems à autre un regard distrait vers la fenêtre ouverte, et semblait totalement absorbé par des pen-

sées étrangères à la scène douloureuse qui l'entourait ; quelquefois il écoutait un bruit venu du dehors et secouait tristement la tête en reconnaissant que ce n'était que le murmure du vent ou le bruit des feuilles. Le vif Edward était bien changé aussi, et sa large poitrine semblait prête à se briser sous les sanglots de la douleur. Mais comment peindre l'agonie de tous, lorsque le vieillard s'écria : « Ils viennent!... Ma femme, mes enfans, sauvez-moi! » Après avoir prononcé ces paroles, Luke tomba sans mouvement sur le plancher. « Oui, ils viennent, dit Paul, ils viennent!... » Soudain la voiture s'arrêta, et au bout de quelques minutes, deux personnes s'approchèrent lentement de la cabane. On frappa vivement à la porte. Edward grimpa sur l'appui de la fenêtre, demanda d'une voix brusque et dure ce qu'on voulait. « N'est-ce pas ici que demeure Luke Lander, demandèrent les inconnus. — Eh bien, après?... » La voix d'Edward tremblait, et il pouvait à peine se faire entendre.

Les étrangers s'arrêtèrent un moment, puis l'un d'eux s'adressant à Edward, lui dit d'une voix douce : « Celui qui vous parle est un ami. — Un ami ! répéta le jeune homme avec hésitation. Avant qu'il eût pu revenir de son étonnement, Paul s'élança vers la porte, et l'ayant ouverte, se trouva en présence des étrangers. Le crépuscule rendait encore plus pâle sa figure dont il avait écarté ses cheveux ; son front levé semblait plein d'audace devant ces hommes peut-être ennemis. Il attendit avec calme que les étrangers dissent le motif de leur visite. « Monsieur, lui dit l'un d'eux, évidemment frappé de son aspect, je cherche Paul, fils de Luke Lander, et il ne doit avoir aucune crainte en tendant la main à sir James Westbery. » En parlant ainsi, l'étranger s'inclina. « Monsieur, c'est moi qui suis Paul Lander. — Non, non ! s'écria le pauvre père, s'élançant entre son fils et l'étranger qu'il regardait d'un œil égaré, je suis Luke Lander,

le pauvre débiteur ; m'entendez-vous? »

Le gentilhomme recula ; mais devinant une partie de la vérité, il entra dans la chaumière en donnant ordre à son domestique de se tenir à distance. Le pauvre père chancela, et sembla frappé de terreur de ce qui allait arriver. L'inconnu prit la main du jeune homme ; il lui dit de nouveau : « C'est vous qui êtes Paul Lander? — Oui. — C'est vous qui êtes l'auteur de ***** qui m'a été adressé tel jour? — Oui, murmura Paul. — Je suis heureux de vous connaître, monsieur, et je viens vous offrir mon amitié et ma protection qui ne vous sera peut-être pas inutile, et pourra ramener la joie et le bonheur dans une maison où je vois des traces évidentes de malheur. — Le bonheur ! le bonheur ! murmura Luke, semblant ne pas comprendre ce qui se passait autour de lui : qui parle de bonheur? — Paix, mon père, paix, dit Léonard en le retenant. — Oui, le bonheur ! monsieur, continua l'étranger en se retournant vers le vieillard ; votre fils est un des hommes les plus remarquables de notre tems. » Paul était tombé sans mouvement sur un siège. Puis il continua, en s'adressant à Paul : « Le comité des lords-commissaires de l'amirauté ayant reconnu et déclaré que vos découvertes peuvent être de la plus grande utilité au service naval, m'ont chargé de vous offrir deux cents livres sterling (environ cinq mille francs), et de vous annoncer qu'il vous a été assuré une pension viagère de la même somme.

Sans dire un mot, l'étranger saisit la main du vieillard et l'emplit de pièces d'or. Luke regarda l'argent, puis l'étranger, ses fils, sa femme, sa douce chaumière : « Ah ! ah ! Paul, mon fils, le bonheur ! Le bonheur ! ma femme ! » L'étranger le retint au moment où il allait tomber vaincu par tant d'émotions.

Peu à peu la pauvre famille s'accoutuma à la vérité, et répandit d'abondantes larmes de gratitude. Paul était là, pâle, immobile, couvert d'une sueur froide,

sans larmes et presque sans mouvement, lorsqu'on entendit un léger bruit; une femme se glissa dans la chaumière, et sans regarder autour d'elle, sans parler, s'agenouilla près de Paul, dont elle prit la faible main, qu'elle pressa contre ses lèvres. Il regarda ses yeux pleins de larmes, il considéra sa figure altérée et ses cheveux en désordre; il la reconnut, la serra contre son sein, et bientôt ses yeux furent inondés des plus douces larmes de l'amour et du bonheur.

La joie revint habiter la chaumière de Luke. Quant à Paul, son nom est aujourd'hui un des plus illustres de la Grande-Bretagne.

(Extrait du *Tems*.)

Salines de Vilitchki.

« Arrêtez ! arrêtez ! cria le prince S*** aux postillons, quatre ou cinq lieues avant d'arriver à Cracovie. Je veux, mesdames, vous montrer les fameuses salines de Vilitchki. » Les gardiens se présentèrent, nous descendîmes par un escalier de bois dans d'immenses souterrains dont les parois étaient recouvertes de stalactites brillantes comme des diamans. Une ouverture pratiquée en haut suffisait aux ouvriers pour descendre dans la mine, mais nous eûmes des flambeaux pour mieux admirer les détails.

La chaleur brûlante du mois de juillet ne se faisait plus sentir dès que nous fûmes descendus dans la saline, un froid mortel nous obligea même d'envoyer un domestique chercher nos manteaux restés dans les voitures. Quelques gouttes d'eau tombaient sur nos vêtements. Arrivés à la moitié de la profondeur du souterrain, on nous conduisit dans un immense salon, fait et orné des produits naturels de ce lieu vraiment merveilleux. C'est ici, nous dit le gardien, que S. M. l'empereur Alexandre donna un magnifique bal à la ville de Cracovie. En examinant

en détail un local aussi extraordinaire, nous fûmes surtout frappés de la beauté des lustres qui, éclairés de mille bougies, devaient briller d'un éclat ravissant.

Il fallut encore descendre, et, cette fois, nous atteignîmes, pour ainsi dire, le dernier degré de profondeur de la saline. La scène avait changé. Ce n'était plus une salle de bal qui nous avait transportés d'admiration; il fallut s'agenouiller devant le Christ et les douze apôtres, tous plus grands que nature, et ne laissant rien à désirer ni pour la noblesse et la variété des figures, ni pour l'ensemble de ce ravissant tableau. Honneur à l'artiste qui trouva le secret de substituer le sel à la pierre ou au marbre, qui construisit une chapelle avec ses sculptures et tous ses ornemens sans rien employer des matières ordinaires. J'ai vu ces merveilles, tout le monde peut les contempler comme moi, et dire que rien n'est plus frappant pour celui qui voyage dans ces contrées que les salines de Vilitchki.

M^{me} SOPHIE C.

Littérature.

Deux nouveaux romans, de titres assez originaux, viennent d'être publiés. L'un, *Ni jamais, ni toujours*, de Paul de Kock, suivra la destinée heureuse des ouvrages de son auteur. L'autre, *les Deux Etoiles*, paraît aussi, dit-on, sous une bonne étoile. Ce dernier est paru chez M^{me} Charles Béchét.

— Pour plus sérieuse occupation, nous parlerons aussi de l'*Histoire des Franks*, par le comte de Peyronnet. Cette apparition fait bruit dans le monde littéraire, et présente un grand mérite.

— Un ouvrage des plus curieux est *La Péninsule*, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal. Il n'existe point

de forme littéraire possible pour rendre toutes les époques et toutes les faces d'un peuple, aussi les auteurs ne présentent ici que des esquisses, une espèce d'album, où s'entremêlent les faits et les dates. Tout ce qui s'est passé dans la Péninsule est rempli d'intérêt, et dans ces récits variés on remarque tant de beautés que nous voudrions citer plus que la cathédrale de Cordoue, surmontée d'une espèce de jardin planté d'arbres granitiques, au milieu desquels s'élèvent des masses d'architecture, ressemblant à des fabriques dispersées dans un parc. Ces masses sont le dôme, le chœur, les chapelles latérales de l'église. Cette église immense était une mosquée bien plus vaste encore, bâtie au huitième siècle par le roi Abderrame, qui voulait donner une rivale à la mosquée de la Mecque. Lorsque cette description, due au talent de M. de Custine, est achevée, on lit avec plaisir une de ces histoires d'amour et de vengeance qui croissent au-delà des Pyrénées aussi naturellement que fleurit le citronnier et que mûrit l'orange : *la Tour de Tolède*, par M. d'Anglemont. *L'Alhambra*, par M. Floran, se fait remarquer par le dramatique de ses souvenirs, animés par l'apparition d'une folle qui prête un merveilleux piquant à cette narration. Nous voudrions citer plusieurs morceaux de cette intéressante macédoine ; mais bornés par l'espace, nous nous arrêterons à la notice donnée par M. L'Aviron sur don José de Ribeira, surnommé *l'Espagnolet*, l'un des plus fameux maîtres de l'école espagnole, qui connut toutes les extrémités de la destinée, et que son talent, prodigieusement fécond, rassasia de biens et de richesses, ainsi que le prouve l'anecdote suivante : Un jour deux gentilshommes qui s'occupaient d'alchimie vinrent lui proposer d'entrer de moitié dans leurs bénéfices, à condition qu'il leur avancerait les sommes nécessaires pour faire de l'or. Il leur répondit qu'il avait une recette certai-

nement plus productive que la leur ; comme ils avaient l'air d'en douter, il ajouta que s'ils voulaient venir le lendemain matin, il leur montrerait son secret. Quand ils vinrent à l'heure indiquée, les faiseurs d'or le trouvèrent devant une toile blanche, sur laquelle il se disposait à peindre. Il les pria de l'excuser et d'attendre qu'il eût jeté ses idées sur cette toile. Les heures se passaient et nos hommes commençaient à s'impatienter, quand Ribeira remit à un valet la peinture qu'il avait faite, en lui disant de la porter chez un marchand qu'il lui nomma, et de lui en rapporter quatre cents ducats en or. A son retour, il défit les rouleaux d'or sur la table, en disant aux visiteurs : « Messieurs, vous m'avez vu faire ; voilà, si je m'y connais, du bon or d'Espagne, plus que l'alchimie n'en saurait faire dans le même tems. »

Théâtres.

OPÉRA. — Le vide qu'a causé le départ de M^{lles} Fanny et Thérèse Elssler se fait vivement sentir, et le public attend avec impatience le retour de ces deux sylphides.

— FRANÇAIS. — Volnys obtient toujours de nouveaux succès sur la scène française ; on reprend pour lui plusieurs pièces de l'ancien répertoire, et on ne joue aucune nouveauté.

— OPÉRA-COMIQUE. — Ce théâtre nous promet force nouveautés pour cet hiver. On parle de quatre opéras de MM. Caraffa, Auber et Adam. Le premier ouvrage qui sera représenté est intitulé *Cosimo*, puis viendra *Batilde*.

— VAUDEVILLE. — *Le Poltron*, vaudeville de M. Bayard, vient d'être représenté avec succès.

* Chez Werdet, rue de Seine-Saint-Germain.

— Aux Variétés et au Palais-Royal, *Madelon Friquet* et *l'Aumônier du régiment* maintiennent la foule. Le second de ces théâtres vient de mettre en répétition une pièce en 3 actes de M. Ancelot, intitulée *l'Aoeugle*.

— Le GYMNASE répète les *Souvenirs d'un Père*, vaudeville de MM. Léonce et Petit.

— Le 1^{er} novembre ouvriront deux théâtres : la Gaité et le théâtre Saint-Antoine.

— *Le Génie de l'Enfance* est le titre d'une charmante petite pièce féerie, à grand spectacle, qui obtient le plus grand succès sur le petit théâtre du passage de l'Opéra. Cette salle toute fraîche et gracieuse, où les passions sont représentées en miniature, et où tout est en harmonie avec le peuple enfant qui la remplit, est une des plus heureuses créations que l'on ait conçues dans l'intérêt de la jeunesse, à laquelle il serait si difficile d'offrir aujourd'hui une des pièces adoptées sur notre scène, sans craindre de ternir la candeur de leur jeune imagination.

— Voici, sur quelques-unes de nos célébrités théâtrales, une singulière statistique, qu'on lit dans le *Mercur de France*.

— Gobert, le Napoléon de la Porte-Saint-Martin et du Cirque, Gobert, l'exilé de Sainte-Hélène, est devenu vendeur de bière et de demi-tasses ; il vient d'acheter, tout dernièrement, le fonds de M^{lle} Palmyre, limonadière, ancienne duègne de l'Ambigu, rue Saint-Denis, en face du passage du Caire. Firmin, de l'Opéra-Comique, fabrique, vend, restaure et règle des montres, rue Neuve Saint-Martin, n° 11 ; c'est un très-bon

horloger, je vous jure, et qui donne la manière de connaître avec exactitude la marche du tems, lui qui jadis la faisait paraître si lente. M^{lle} Mélanie, de la Porte-Saint-Martin, a ouvert un cabinet de lecture, rue de Lancry. Si vous sortez des barrières, près du pont de Neuilly, à Courbevoie, vous trouverez Odry qui a changé le jupon de M^{me} Gibou contre le tablier de maître-d'hôtel ; Odry qui sert les gibelottes et qui vante ses cabinets particuliers. Et savez-vous quel est le concurrent d'Odry, quel est celui qui tâche de persuader aux habitués des barrières que ses gibelottes et ses cabinets particuliers sont préférables à ceux d'Odry ? c'est Cazot, Cazot à la grosse voix, Cazot aux grosses mains, Cazot aux gros pieds ! Ce n'est pas tout, hélas ! rentrez dans Paris, traversez la Halle aux Innocens, prenez la rue Saint-Denis, jusqu'à la hauteur de la cour Saint-Martin, et si vous avez quelque appétit, entrez dans la boutique du pâtissier, rue Royale-Saint-Martin, n° 3, vous êtes chez M. Parent de la Gaité, qui, sous le pseudonyme de *Stouder*, confectionne des brioches, et les débite avec talent et succès. Non loin de là, M. Delaire, l'ambitieux *Richard Darlington*, vend, à juste prix, rubans, blouses et chapeaux de paille, rue Saint-Denis, n° 381, à l'*Etoile d'or*. La famille *Dérivis* a établi, rue Neuve-Vivienne, un magasin de nouveautés, où le commandeur *Don Juan* vous aumera de la percale ou de la toile peinte.

A ce Numéro est jointe la planche 1200.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Chapeau en Satin, chez M^{re} Lavaud-Beaudy rue Choiseul, 87.

Redingote en Poul de soie, façon de M^{me} Minette rue de Rivoli, 34.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place, London.